L'ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE
NATIONALE DES ARTS INDUSTRIELS

Quarante-sixième année. — N° 128.

(EDITION DU MATIN)

MERCREDI 8 MAI 1901.

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr.; Six mois, 9 fr.; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Carnot, 5, et à la librairie Walleouw, rue Saint-Jacques, 39. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Henri Lanoven, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

LA REVANCHE DES FRANCS-MAÇONS

Le « Correspondant » renferme un remarquable article de M. Keller, ancien député, sur « la Revanche des francs-maçons », qui, furieux de leur déconvenue dans l'affaire Dreyfus, ont organisé la campagne anti-française et anti-sociale contre les congrégations religieuses. Voici la conclusion de cet article :

En réalité, les religieux traqués comme des malfaiteurs, sont les citoyens les plus désintéressés et les plus bienfaisants. Les trois vœux, qui leur sont reprochés, sont précisément la garantie de leur dévouement et, en même temps qu'ils s'immolent, leurs vertus héroïques relèvent et maintiennent le niveau des mœurs de la nation.

En les attaquant, on sait qu'on atteint la religion elle-même dans sa partie la plus vivante et la plus féconde. En effet, le catholicisme n'est pas seulement une belle doctrine; la plus sage serait un rempart bien fragile pour résister au choc des passions. Mais c'est la révélation sur la Croix de l'amour passionné du Rédempteur Jésus, allumant au cœur de ses diciples une flamme semblable.

Cet incendie a envahi le monde, propagé par les martyrs dont les supplices attestaient l'ardeur, puis par les religieux, victimes volontaires, aimant assez Dieu et leurs frères pour leur sacrifier toutes les jouissances de la vie. Voilà les témoins de la divinité du Christ auxquels les francs-maçons voudraient imposer silence. Car ils sentent qu'ils ne peuvent rien contre l'éloquence de l'amour et du sacrifice.

En 1793, la Révolution a essayé de les noyer dans le sang. Elle n'a fait que rendre une vie nouvelle au vieux tronc, dont elle avait émondé les rameaux. Aujourd'hui la Foi est plus vivante, les congrégations sont plus nombreuses et plus actives qu'à la fin du dix-huitième siècle. La persécution présente leur fera faire de nouveaux progrès.

Mais, en attendant que l'orage soit passé, ceux qu'il va surtout atteindre, ce ne sont pas les généreux proscrits qui iront exercer dans des pays moins ingrats leur activité pieuse et charitable, ce sont les pauvres, les malades, les infirmes, les enfants trouvés, les orphelins, les vieillards, privés des soins fraternels dont ils étaient entourés, et condamnés comme en 1793 à mourir de faim. Ceux qui sont les plus à plaindre, ce sont les écoliers qui jetés de force dans le moule de l'Etat, ne connaîtront plus ni Dieu ni morale, ce sont les parents auxquels on enlève la portion la plus sacrée de la liberté religieuse, la liberté d'élever leurs enfants dans leur Foi.

Avec les immenses ressources du budget et toutes les armes du pouvoir, les sectaires reconnaissent qu'ils ne peuvent pas lutter contre l'éducation chrétienne, et que le seul moyen de la vaincre c'est de la détruire par la violence. Il en est de même des œuvres de charité qu'ils s'avouent impuissants à imiter. En les tuant, ils nous dépouillent, nous tous catholiques, qui avons reconstitué à grand'peine depuis un siècle le patrimoine sacré de l'enseignement et de l'assistance, volé à nos pères de 1790.

Peu importe que les biens des couvents soient possédés ou seulement occupés par des religieux ; peu importe que nous ayons conservé la propriété de ces fondations et que nous l'ayons confiée à ceux qui se consacrent à leur service. En réalité, ce sont les 30 millions de catholiques français qui de leurs deniers ont fondé ces hospices, ces écoles, ces collèges.

Ce sont les 30 millions de catholiques français auxquels une poignée de francs-maçons, la plupart juifs ou protestants, volent leur bien le plus sacré, leur liberté la plus chère.

On renverse ainsi la barrière qui protège encore la civilisation contre la barbarie, la femme contre les séducteurs, l'enfant contre l'abrutissement de l'école sans Dieu, la propriété contre le pillage des spéculateurs ou des socialistes, la justice contre l'avancement et l'impunité des coquins, la conscience contre la force brutale, l'influence et la grandeur de la France contre le flot germanique.

Tout le monde, même ceux qui ne sont pas chrétiens, est intéressé à résister à cette persécution aussi stupide, aussi antinationale, aussi antifrançaise que celle qui désorganise nos forces militaires en frappant les meilleurs chefs de notre armée. On dirait qu'elle est payée par l'étranger. A tous les bons Français de s'y opposer.

E. KELLER, ancien député.

Informations

LE MARIAGE DU GENERAL ARCHINARD

Paris, 6 mai. — Aujourd'hui, dans la chapelle des missions, rue Lhomond, M. l'abbé Pisani, a béni le mariage du général Archinard, inspecteur général permanent de l'artillerie coloniale avec Mlle Rue.

Assistaient à cette cérémonie de MM. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, Mgr Leroy, vicaire apostolique du Congo ; généraux Deloye, Duchemin, Debotisse, M. Binger, ancien gouverneur de la côte d'Ivoire, etc...

LE PROCES DE Mme OTERO

Paris, 6 mai. — La belle Otero vient de gagner le procès qu'elle intentait à son couturier. Le tribunal a donné raison à la plaignante et a décidé qu'on devait lui rembourser les 700 fr. de la robe qui n'avait pas été prête à temps.

LE MARIAGE DE M. JACQUES RICHEPIN

Paris, 6 mai. — Ce matin a eu lieu à l'église Saint-Sulpice le mariage de M. Jacques Richepin avec Mlle Cora Laparcerie, l'artiste de la Porte Saint-Martin qui incarne actuellement tous les soirs l'héroïne de « Quo Vadis ». Une assemblée très élégante composée uniquement de gens de théâtre avait envahi Saint-Sulpice. Les témoins du mari étaient MM. de Claretie et Fasquelle.

Les témoins de la mariée étaient MM. Saint-Saens et Dejean, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique. Le mari était en redingote grise, la mariée en blanc avec le traditionnel bouquet d'oranger.

Dans son allocution le curé de la paroisse a parlé des services que l'art peut rendre à la religion et félicité la mariée d'avoir su échapper aux périls de sa profession pour se consacrer à un idéal de dignité personnel.

JOURNAL SOCIALISTE CONDAMNE POUR DIFFAMATION

Sens, 6 mai. — Dans sa dernière audience, le tribunal a condamné le gérant du journal « le Travailleur socialiste » dans l'action intentée contre ce journal, pour un entrefilet diffamatoire, par les abbés Rouch et Camard. Le gérant est condamné à 50 fr. de domages et intérêts à chacun des vicaires, aux frais et à un certain nombre d'insertions.

ECHOUEMENT DE LA FREGATE « MELPOMENE »

Brest, 6 mai. — Ce matin, à dix heures, au moment de son appareillage pour sa campagne d'été, la « Melpomène », frégate-école des gabiers, a échoué sur le banc Saint-Marc. La « Melpomène » se trouve à 300 mètres de la jetée sud du port de commerce, sur fond de sable. Sa position paraît n'offrir aucun danger.

Les remorqueurs « Laborieux », « Elorn », « Titan » et « Folgoat » ont essayé de la déséchouer, mais sans résultat ; il faudra attendre la marée du soir. Son départ sera certainement retardé, car il faudra visiter sa carène.

FETE ROYALISTE A PARIS

Paris, 6 mai. — Le comité royaliste de la Seine a célébré, hier soir, par une grande réunion à l'hôtel des Sociétés savantes la fête du duc d'Orléans.

La salle était trop petite pour contenir les nombreux assistants. Dans le vestibule de nombreux commissaires introduisaient les invités.

A deux reprises des anarchistes se sont présentés et ont voulu forcer l'entrée de la salle. Ils ont dû se retirer.

Les discours habituels ont été prononcés, mais on a voté un ordre du jour assez significatif. Les royalistes y font, en effet, appel pour la lutte à tous les Français désabusés.

RETOUR DE Mme SARAH BERNHARDT

Cherbourg, 6 mai. — Le transatlantique allemand qui arrivait cet après-midi à Cherbourg a ramené Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin avec toute la troupe qui a fait une longue tournée à travers les Etats-Unis. Sarah Bernhardt et Coquelin seront à Paris ce soir.

UN DEFICIT BUDGETAIRE DE 300 MILLIONS

Le ministre des finances, dans plusieurs conversations qu'il a eues avec ses confrères de la Chambre et du Sénat, a déclaré que le budget de cette année serait en déficit de 300 millions. M. Caillaux élabore en ce moment plusieurs propositions de taxes nouvelles qu'il va proposer au Parlement à sa rentrée.

UN PELOTONS DE CHASSEURS ALPINS EN DANGER

Nous avons annoncé, il y a quelques jours, la disparition de deux alpinistes de Grenoble. Ces deux malheureux n'ont pas encore été retrouvés. En revanche, ils ont failli causer la mort d'un peloton de chasseurs Alpins. Ceux-ci organisent les recherches officielles.

Hier, vers 5 heures du soir, ils furent surpris par l'orage et restèrent en détresse au sommet du pic appelé le casque de Néron. Plusieurs officiers partirent en voiture et purent communiquer avec le détachement par des sonneries de clairon.

Le clairon des hommes abandonnés au sommet du pic expliqua que s'ils n'étaient pas secourus pendant la nuit la moitié d'entre eux seraient morts le lendemain.

Aussitôt on organisa un convoi de vivres et de couvertures et les Alpins purent rentrer à Grenoble le matin. On va tenter d'explorer toutes les crevasses des environs.

MORT D'UN CENTENAIRE

Rodez, 6 mai. — Un vieillard, M. Colomb, vient de s'éteindre à Marcillac, à l'âge de 103 ans. Ancien receveur des contributions indirectes, il jouissait de sa retraite depuis 35 ans, environ.

Né en 1798, M. Colomb avait par conséquent vu trois siècles. Remarque piquante à l'âge de vingt ans, les médecins avaient constaté chez lui, un commencement de tuberculose.

UN MONUMENT A DENFERT-ROCHEREAU

La municipalité de Belfort vient d'adresser une circulaire à toutes les villes de France pour élever par souscription, un monument à la mémoire du colonel Denfert-Rochereau. Sa statue s'élèvera sur une des places publiques de Belfort.

DECOUVERTE D'UN DEPOT D'ARMES EN ESPAGNE

Madrid, 6 mai. — La gendarmerie a découvert près de Bagnolas, en Catalogne, un dépôt d'armes appartenant probablement aux carlistes. Il contenait 120 fusils, 43 canons de fusil, 212 baïonnettes, six caisses renfermant 16.000 cartouches et 30.000 chemises de cartouches ainsi que divers autres objets d'équipement.

PRISONNIERS EVADES

Deux prisonniers internés à la prison de Gaillon se sont évadés, un peu avant la ronde de 4 heures. L'un d'eux est tombé du mur de la prison et s'est blessé grièvement. L'autre, plus heureux, s'est échappé définitivement.

LA GREVE GENERALE A GENES

Gênes, 6 mai. — A la suite d'une contestation sur les heures de travail, la grève générale du port a été déclarée, à l'exception de l'escale de San-Benigno.

LE RECENSEMENT EN ANGLETERRE

Londres, 6 mai. — Les résultats complets du recensement ne sont pas encore connus et ceux même que l'on a maintenant ne sont pas absolument définitifs. Il s'en dégage en tout cas cette conclusion que la population des campagnes diminue au profit de celle des villes.

Le comté de Londres qui avait 4.228.317 habitants en 1894 en a aujourd'hui 4.536.034.

Le fait est très frappant pour certaines villes maritimes. Plymouth passe de 88.926 à 107.509, Portsmouth de 159.278 à 189.160. De même pour certains centres houillers : Cardiff et Newcastle dépassent 200.000 habitants.

Le mouvement de la population du comté de Londres a été le suivant : En 1881, 3.815.544 ; en 1891, 4.211.743 ; en 1896, 4.441.710 ; en 1901, 4.536.034.

Il semble que le centre de Londres se dépeuple au profit des nombreux faubourgs.

UNE CATASTROPHE A CHICAGO

Chicago, 6 mai. — Un violent incendie a éclaté dans une maison d'habitation sept personnes ont péri, et beaucoup d'autres ont été blessées dont trois mortellement.

UNE LIGUE DES MARIS EN ANGLETERRE CONTRE LES FEMMES IVROGNES

Londres, 6 mai. — Les journaux publient gravement la curieuse information que voici :

« Un certain nombre de citoyens mariés à des femmes qui s'adonnent à la boisson, se sont réunis, hier, dans la salle de Saint-Georges, et ont voté la fondation d'une société de protection des maris contre leurs femmes ivrognes.

» Des copies des résolutions prises vont être envoyées au premier ministre, au ministère de l'Intérieur et aux membres du Parlement. »

LA TAXE DU CHARBON EN ANGLETERRE

Londres, 6 mai. — Les journaux annoncent que des conférences des mineurs du Northumberland, de Durham, de Woath, de Mid et East Lothian ont eu lieu hier.

Dans ces réunions, les mineurs se sont prononcés en faveur de la grève.

Les mineurs du Yorkshire se tiennent à l'écart, ne croyant pas une grève nécessaire.

Les mineurs du Derbyshire, du Lancastershire et de Chester s'abstiendront jusqu'à ce que la décision finale de la conférence soit proclamée.

TROUBLES A BARCELONNE

Londres, 6 mai. — Une dépêche de Barcelone au « Daily Mail » annonce qu'une importante manifestation a eu lieu dans cette ville.

Cette manifestation a été faite entièrement par la classe ouvrière et industrielle de la population.

De graves collisions entre les manifestants et les gendarmes se sont produites.

Plusieurs personnes ont été blessées. L'excitation la plus grande règne dans la ville.

VENGEANCE DE BOHEMIENS

Londres, 6 mai. — Une dépêche de Vienne au « Daily Mail » annonce que des bandes de bohémiens ont causé une grande inquiétude dans les districts voisins de la ville de Kobola, en Hongrie.

Un certain nombre de ces bohémiens ayant été arrêtés et emprisonnés, leurs camarades empoisonnèrent, pour se venger, deux puits.

Une quinzaine de personnes sont mortes pour avoir bu l'eau de ces puits.

UN MEETING DE 25,000 PERSONNES. — PROTESTATION DES MALTAIS CONTRE L'INGERENCE ANGLAISE.

Malte, 6 mai. — Un important meeting de 25.000 personnes a eu lieu pour protester contre la substitution de la langue anglaise à l'italienne et contre l'imposition de nouvelles taxes.

Tous les corps constitués et les Sociétés étaient présentés.

Un grand enthousiasme n'a cessé de régner.

L'INCENDIE DE JACKSONVILLE. — UNE VILLE DETRUITE. — SEPT MORTS. — VINGT DISPARUS. — PROCLAMATION DE L'ETAT DE SIEGE.

Jacksonville, 6 mai. — Aux dernières nouvelles, le nombre des pâtés de maisons détruits par l'incendie est de 148.

Le nombre des morts est de sept ; mais une vingtaine de personnes se seraient noyées dans la rivière, sur le bord de laquelle elles avaient été acculées par les flammes.

On se livre à des dragages.

Jacksonville, 6 mai. — Les trois quarts de la ville sont détruits.

L'état de siège a été proclamé.

FRANCE ET RUSSIE

Une dépêche de Saint-Pétersbourg au « Figaro » fait ressortir l'importance de l'audience consacrée par le Tsar à M. Delcassé et qui a duré plus de deux heures sans témoins.

On peut affirmer sans hésitation, dit la dépêche, que les entretiens de M. Delcassé avec le Tsar ont démontré la solidité absolue de l'alliance franco-russe. Ces entretiens ont fourni en même temps aux gouvernements des deux pays l'occasion de s'entendre directement et en détail sur la conduite à observer à l'égard des questions politiques qui se trouvent actuellement en voie de solution.

Pour n'en citer qu'une, il paraît fort probable que les ministres du Tsar se sont entendus avec M. Delcassé sur la politique à suivre à l'égard de la crise chinoise et des importantes questions financières qui s'y rattachent et qui semblent près d'être résolues.

UN FAUX ALIBI

Paris, 6 mai. — La 9e Chambre avait à juger ces jours derniers une affaire de vol dans un grand magasin, dans lequel était impliquée une femme D...

Celle-ci ne comparut pas et fut condamnée à six mois de prison par défaut. Depuis, elle s'est ravisée, et elle a fait opposition. Devant les juges, elle soutint qu'elle était victime d'une erreur, puisque, ajouta-t-elle, le jour où le vol avait été commis elle était à Lille. L'affaire fut remise pour enquête.

Cette enquête a eu lieu. Elle a établi qu'en effet, dans un hôtel de Lille, un couple avait séjourné, à cette date, sous le nom de la prévenue. Mais elle a permis de constater en même temps que les deux personnes constituant ce couple étaient beaucoup trop jeunes pour que l'une d'elles fût la femme D...

Celle-ci n'a pas été embarrassée par cette constatation.

— Les deux personnes en question, a-t-elle déclaré aux juges, sont mes deux filles, en effet, et l'une d'elles a la coutume de s'habiller en homme.

Mais si l'on peut dire justement que ni l'un ni l'autre ne peut être confondue avec moi, il n'en est pas moins vrai que j'étais à Lille ce jour-là, comme elles, et que c'est même moi qui ai payé leur chambre.

Cette explication ingénieuse — que rien malheureusement ne justifiait — n'a pas précisément disposé le tribunal en faveur de la prévenue. Il a élevé de six mois à treize mois la peine d'emprisonnement prononcée par défaut.

LE DRAME DE CORANCEZ

L'attitude de Brière

Chartres, 6 mai. — Brière a été très impressionné par la visite des médecins. Il est de plus en plus sombre, parle de moins en moins, et passe sa journée à se promener à petits pas dans l'infirmerie de la prison.

M. Leguillon, gardien-chef, lui a offert des livres, mais Brière a répondu :

« Je ne peux pas lire ; quand j'ai « li » pendant deux minutes, je ne me rappelle plus de ce que j'ai « li » (sic). »

Les lettres anonymes continuent à affluer. M. Théophile Martin, maire de Corancez, vient d'en apporter au parquet quelques-unes qu'il a reçues et qui, probablement, ne méritent pas plus de crédit que les précédentes.

Parmi les lettres reçues à l'instruction, il en est une signée, d'un nom facile à contrôler. L'auteur y raconte une conversation qu'il a entendue entre des individus qu'il suppose être les meurtriers des enfants de Brière. Le commissaire de police de la ville d'où la lettre fut expédiée a été invité à rechercher ces individus.

LA MISÈRE ET LES SOULÈVEMENTS EN ITALIE

Palerme, 6 mai. — Les troubles siciliens prennent d'énormes proportions. Toute la région des mines de soufre est agitée. La proclamation de la grève est imminente.

Dans les provinces de Messine, Catane, Syracuse, les paysans sont en perpétuelle révolte. Presque tous les jours ont lieu des collisions sanglantes avec la force publique.

A Marino et à Patti, des centaines de paysans ont attaqué les usines. A Caltagione et Auréale, ils ont envahi les bureaux des municipalités. Le célèbre agitateur sicilien Guiseppe de Félice, sorti de prison, prêche partout l'autonomie sicilienne.

Naples, 6 mai. — Tout le sud de l'Italie est en ébullition. Les grèves s'étendent partout. Le gouvernement a envoyé dans la région de la Capitanale le général Cadorna, auquel il a confié le commandement des troupes et la direction des mesures d'ordre. C'est, croit-on, la préparation à la proclamation de l'état de siège.

Foggia, 6 mai. — La situation est épouvantable dans la région des Pouilles. La misère est partout. Les champs et jardins sont laissés en friches.

Grave symptôme : La municipalité a suspendu les paiements. Le syndic est parti pour Rome pour conférer avec le président du Conseil.

LA GRÈVE GÉNÉRALE ET LES INCIDENTS DE MONTCEAU-LES-MINES

La grève lamentable de Montceau-les-Mines, qui a duré 107 jours, montre aux travailleurs ce qu'ils pourraient attendre d'une grève générale. Ils connaissent maintenant le résultat du conflit ; les grévistes ne peuvent nier qu'ils y ont perdu autant d'argent que les patrons.

Puisse la masse des travailleurs comprendre pour l'avenir la leçon qui se dégage de la grève maintenant terminée de Montceau-les-Mines !

Si les organes socialistes, embarrassés du piteux échec de cette grève, se bornent à de singulières espérances dans l'avenir, les journaux modérés, heureusement, peu soucieux de dissimuler la vérité, sont d'accord pour reconnaître que les ouvriers de Montceau rentrent au travail sans avoir fait aboutir une seule de leurs revendications, en vaincus.

Les hommes qui les ont poussés dans cette lutte désastreuse, écrit l' « Eclair », se lavent les mains sans le moindre souci des responsabilités qu'ils ont encourues, disant que cette affaire ne pouvait pas tourner autrement, qu'elle était mal engagée, que la grève générale avait été proposée à la légère, sur une question trop locale, trop étroite et qui ne justifiait pas un aussi vaste effort.

Parlaient-ils ainsi quand le Congrès de Lens a pris l'imprudente décision qu'il s'est, depuis, reconnu incapable de tenir ? Ont-ils alors remontré aux représentants des différentes régions minières la folie qu'il y avait à brûler aussi hâtivement les vaisseaux du prolétariat et que c'était une véritable félonie que d'encourager à la résistance et de pousser aux suprêmes sacrifices des malheureux que, d'ores et déjà, on savait bien devoir abandonner plus tard.

Eux-mêmes, ces philosophes bien informés, dont l'esprit ne nourrissait aucune illusion, ont-ils crié à haute voix la vérité sévère qui leur était apparue ? ont-ils prévenu les ouvriers montcelliens que pour eux tout était fini quand même, que leur querelle étant de trop petite envergure, ils ne devaient pas compter sur l'appui des camarades et que, le referendum leur fût-il favorable, la grève générale n'en sortirait pas ?

Ils s'en sont bien gardés : ils avaient leur popularité à sauver, — et ils ont laissé courir. Aujourd'hui, ils ne soufflent pas mot des misères qui sont leur œuvre ; mais ils moralisent très doctement sur l'art où ils sont passés maîtres de déchainer les grèves et de les faire avorter en paraissant les soutenir. C'est la harangue du magister. Elle ne suffira pas à panser les plaies des battus de Montceau-les-Mines.

Quant à Jaurès, il continue la mystification en essayant de persuader aux ouvriers qu'ils ont gagné la bataille et qu'ils couchent sur leurs positions. C'est l'attitude de la plupart des journaux socialistes.

Les malheureux n'ont rien obtenu, dit l' « Intransigeant », à la suite de leurs trois mois de lutte et de chômage. Leurs salaires ne sont pas augmentés. Leurs heures de travail ne sont pas diminuées. Trois cent sept d'entre eux, renvoyés de la mine, n'y seront pas réintégrés. C'est le chou blanc le plus complet que jamais travailleurs aient eu à enregistrer dans leur martyrologe.

Jaurès, comme tout le monde, aurait au moins dû avoir pour eux un mot de consolation et de pitié. Non ! C'est un chant de victoire qu'il entonne. Après s'être moqué d'eux en les excitant à la grève, il se moque encore d'eux en essayant de leur faire croire qu'elle a réussi. Un peu plus, il déclarerait dans sa feuille que le résultat a dépassé ses espérances.

A MONTCEAU

Montceau-les-Mines, 6 mai. — Bien que la grève ait pris fin aujourd'hui, les esprits n'en restent pas moins vivement impressionnés par les derniers événements et les colères, et les rancunes, quoique contenues, seront, pense-t-on, longues à s'apaiser, car les grévistes se rendent parfaitement compte, maintenant, qu'ils ont été bernés dans les grands prix.

C'est surtout à la fédération de Saint-Etienne qu'ils tiennent rigueur, moins peut-être pour n'avoir pas décidé immédiatement la grève générale, que pour ne leur avoir pas envoyé de subsides. Dans cette dernière abstention, ils voient surtout une manœuvre hypocrite de la part de la fédération, ayant eu pour but, pour venir à bout de leur résistance, de les prendre par la famine.

Il en résulte qu'un fossé profond vient de se creuser entre socialistes et l'on assure qu'on en verra la preuve au prochain congrès socialiste de Lyon où M. Letang se promet de faire entendre énergiquement les récriminations de Montceau.

Faisons remarquer, d'autre part, que, pour indiquer que la reprise du travail avait lieu d'accord avec le syndicat, M. Coste, le directeur, a fait figurer sur la première liste des 500 noms de mineurs occupés premiers les noms des membres du bureau syndical et, en particulier, celui de M. Bouveri, maire, affecté au puits Saint-Pierre.

M. Bouveri, il est vrai, a prié le directeur de le remplacer par un mineur chargé de famille, ne voulant descendre à la mine que l'un des derniers ; de plus, M. Coste a fait annoncer qu'il était résolu à rester en relations avec le syndicat et à examiner toutes les réclamations d'intérêt général qu'il croira utile de formuler. M. Coste, en attendant, fait savoir qu'il

FEUILLETON DU 8 MAI 1901. — N° 16

LE SERGENT RENAUD

Par PIERRE SALES

PREMIERE PARTIE

VI. — (SUITE)

« Maintenant, je n'ai plus de faits saillants à vous raconter. En la forçant à parler de son fils, j'étais rapidement devenu l'ami de la grand'mère. J'étais celui de la jeune fille depuis le premier jour. Et la première période de nos amours est renfermée dans ces seuls mots : Nous nous sommes aimés.

» Je jouais fort bien mon rôle de provincial un peu perdu dans Paris, sevré de la vie de famille, heureux de trouver un coin paisible, loin du tapage parisien. Je m'intéressais à leurs travaux, à ces commandes qu'on leur donne préparées, avec les broderies et les dentelles rigoureusement comptées, et qu'on leur paye si peu ! Mais elles ne savent pas se plaindre ; elles travaillent avec une telle activité qu'elles gagnent leur vie, ce problème qui à Paris, semble insoluble pour une femme.

» Et cela m'amusait de songer que j'avais plus d'argent, dans ma bourse des menues dépenses, qu'elles n'en gagnent dans toute une année. Je prévoyais leur stupéfaction le jour où je me ferais connaître, comme un prince des contes de fées. Et si je sentais ma vie changée, c'est que, sous l'influence de Marie, je devenais un autre homme : je comprenais mieux mon siècle, sans cesser de respecter le passé. Il a suffi qu'elle me parlât, un jour, du droit d'aînesse comme d'une chose mauvaise pour que, réfléchissant à la situation si spéciale de notre famille, je prisse les dispositions que vous savez relativement au partage égal de notre fortune entre mon frère et moi... »

Honoré s'interrompit.

— C'est donc à cette gaillarde que je dois la générosité de mon frère ?... Diable ! diable ! Mais si ma mère avait trouvé cette lettre, j'étais absolument perdu ! Guépin aura bien gagné ses dix mille francs.

Il jeta un regard au domestique, qui, debout, dans une attitude parfaitement correcte, semblait attendre ses ordres. Puis, il continua la lecture de la lettre :

« Je comprends mieux aussi l'inutilité de ma vie d'oisif, j'en avais même un peu honte, devant elle, si travailleuse ! Je comprenais mieux surtout la famille, la femme simple, bonne, douce, la femme qui répand le bonheur dans une maison. Et déjà mon intention était bien arrêtée de vous la donner pour fille, une fille qui vous aimerait comme je vous aime, qui vous respecterait, serait en un mot une véritable enfant, et non une belle-fille. Juliette et elle seraient sœurs. Sans dévoiler encore mon nom, je leur avais dit mes projets ; il l'avait bien fallu d'ailleurs, pour avoir le droit de revenir sans cesse chez elles : le premier moment de confiance passé, la grand'mère se montrait de nouveau défiante ! Tant de visites l'inquiétaient.

» Cela se passa bien simplement. Je dis à Marie que, mes études terminées, mon dernier examen passé, je retournerais en province, et que, si elle voulait de moi pour mari, elle vivrait dans un trou, presque à la campagne, comme enterrée, entre sa grand'mère, ma mère et moi. Et cette perspective, qu'il suffit de faire entrevoir à une jeune fille de nos jours pour l'épouvanter, cette perspective la ravissait. Elle ne s'inquiétait que d'une chose :

» — Votre mère m'aimera-t-elle ?

» J'affirmais que oui. Et elle ajoutait.

» — D'ailleurs, je l'aimerai tant, moi !

» Je fus alors sur le point de tout vous dire, de me jeter à vos genoux et d'implorer votre consentement.

» Depuis que j'avais fermement déclaré mes intentions, la grand'mère me traitait en fils. Et, un soir où, dans leur grosse maison de lingerie, on attendait une commande pressée, elle n'avait pas hésité à aller livrer cette commande, quoique je dusse passer la soirée chez elles ; Marie m'attendait seule.

Je me demande encore à quelle force invincible j'obéis, nous étions unis par un lien indissoluble.

» J'eus peur alors de vous avouer mon amour. Je n'aurais pas su vous dire la vérité à moitié.

» Depuis ce jour, elle ne m'accueillit qu'en tremblant, je devinais qu'elle avait peur. Et elle est si bonne, si douce, qu'un misérable séducteur aurait pu l'abandonner alors, comme cela se passe si souvent. Moi je l'aimais davantage. Et j'attendais impatiemment. Il y a quelques jours, elle me dit, à voix basse, qu'elle avait besoin de causer secrètement avec moi. Elle n'eut qu'à sangloter ; je lui évitai l'aveu, je lui dis :

» — J'ai tout deviné, ne craignez rien. Notre enfant portera mon nom, puisque vous serez bientôt ma femme.

» — Mais votre mère, voudra-t-elle de moi maintenant ?

» Je la remerciai de ne pas avoir douté de moi. Et elle me dicta ma conduite.

» — Vous lui parlerez, vous lui direz tout tout ! Votre mère doit être bonne ; notre devoir est de ne rien lui cacher.

» Je lui ai solennellement, pour la seconde fois, engagé ma parole. C'était lui engager la vôtre, ma mère ; car je n'ai pas besoin d'ajouter que, pas plus ma fiancée que moi, n'avons jamais songé à vous désobéir. Ce n'est pas en fils aîné, en chef de famille toujours obéi que je vous écris, c'est en fils humble, soumis. Je ne veux pas que vous me disiez, comme vous me l'avez dit si souvent : Tu es le chef de notre maison, tu es le seul maître, fais ta volonté. Je vous supplie de me répondre simplement : J'aimerai, j'accueillerai ta femme comme ma fille.

» Je vous rappellerai seulement que, sous Louis XII, tous les hommes de notre famille étaient morts en Italie ; il ne restait qu'un garçon. Fait chevalier bien jeune, il accompagna François Ier et tomba en défendant son roi. La race des Villepreux se serait alors éteinte s'il n'avait existé, près de notre château d'Angoville, un fils naturel de notre aïeul Jean Villepreux, le fils d'une paysanne morte en le mettant au monde. La femme de ce Jean V de Villepreux, la mère du jeune chevalier mort à Pavie, n'hésita pas. Elle éleva le fils naturel de son mari comme s'il eût été son enfant ; et, quand il fut majeur, elle obtint du roi qu'il succédât aux titres et aux honneurs de son père naturel. Il fut noble et glorieux ; à soixante-dix ans, il combattait encore aux côtés d'Henri IV reconquérant son royaume sur les Guises. C'est de lui que nous descendons.

» Je sais assez le mépris que vous professez à l'égard des hommes indignes qui abandonnent leurs enfants, je suis donc tranquille sur le sort que vous réservez au mien : vous l'accueillerez, vous l'aimerez. Mais ne séparez pas la mère de l'enfant, dans votre cœur si noble, si indulgent, surtout lorsqu'il s'agit de moi. Ne séparez pas sa mère de mon fils.

» Ma mère, vous tenez mon bonheur et mon honneur dans vos mains ! Je vous embrasse avec autant de respect et de soumission que de tendresse.

» JEAN. »

— Un post-scriptum ! fit Honoré, trouvant encore un feuillet. Ces amoureux ne savent jamais s'arrêter.

« Je n'ajoute que quelques mots, ma mère, relatifs à mon testament. Quand on touche de si près au bonheur, on songe forcément à toutes les choses qui pourraient vous l'enlever. Et parfois il me semble que la mort peut me prendre tout à coup sans que j'aie eu le temps de réparer le mal que j'ai fait. J'ai donc prévenu notre notaire de mes intentions. Et il prépare un acte que nous terminerons dans deux ou trois jours. Comme cet acte sera naturellement préparé par clercs, on le rédige sans y mettre aucun nom ; nous n'y mettrons les noms, avec Me Florimond, que lorsque nous serons seuls. Par cet acte, je le reconnais d'avance, pour mon enfant ; je donne ma part de fortune à cet enfant, en en laissant la jouissance par moitié à vous et à ma fiancée, et je vous demande de traiter la mère avec bonté. Si je mourais, je suis sûr que vous respecteriez mes dernières volontés...

» Mais j'ai grande envie de vivre longtemps pour vous aimer et vous faire aimer les miens.

» JEAN. »

Honoré, serrant les papiers dans sa main crispée, les yeux fixés à terre, eut quelques minutes de trouble. Puis, gêné par Guépin, il lui ordonna un peu sèchement de se retirer.

— Monsieur le marquis est satisfait ? demanda le domestique sur le seuil de la porte.

— Allez, vous aurez ce que je vous ai promis.

(A suivre). PIERRE SALES.

LA PUBLICITE

L'annonce est l'intermédiaire le plus naturel, le plus modeste et le plus économique entre la production et la consommation.